

A.T.I.

Rencontre du

19 janvier 2010

## Autonomie et protection : mettre les mots à l'épreuve

par Didier Martz, philosophe\*

### Préambule

Il ne s'agit pas de jouer sur les mots. Les mots qu'on emploie sont trop importants. Ils peuvent même être dangereux. Ils tracent des lignes de partage, tranchent, écartent, excluent. Mais ils éclairent aussi, aident à avancer... Ils servent, et c'est une des raisons de leur mise à l'épreuve, à étiqueter des individus, à mettre en catégories, en grilles surtout dès qu'on a affaire à des personnes, comment dire, différentes (pour ne pas dire a-normales) : vieux, handicapés, déficients de toutes sortes, SDF, migrants.

Philosopher, c'est d'abord s'attaquer aux mots, les faire parler, les mettre à l'épreuve, les mettre en tension. Il ne s'agit pas de les rendre caduques, il faut bien qu'on les utilise, mais surtout leur redonner du sens qu'un emploi un peu trop mécanique et systématique fait oublier. C'est ce qui guette les organisations : soucieuses de gagner en cohérence et efficacité, elles perdent en sens.

Je vous propose donc de mettre aujourd'hui quelques mots à l'épreuve pour, d'une certaine manière, les faire parler. Le propos pourra paraître général, abstrait aussi tente-t-il de rapprocher la problématique de la protection et de l'accompagnement des personnes vulnérables. Il appartiendra à chacun, si faire se peut, d'établir les liens avec sa pratique, ses préoccupations. Dans tous les cas, il ne s'agit pas de vérité mais d'élargir sa mentalité. C'est aussi cela « philosopher. »

### Autonomie

Qu'est-ce que c'est que cette autonomie dont on parle beaucoup ? C'est un principe grec, auto-nomos, (auto: soi, nomos : lois ou règles) qui veut dire se fixer des règles à soi-même. En ce sens strict, être autonome, c'est agir à l'intérieur d'un cadre que l'on s'est fixé ou un cadre que l'on a fixé à plusieurs, au sein d'une équipe ou collectivement au sein d'une société par des voies démocratiques. Si les règles me viennent de l'extérieur, ce qui est souvent le cas, être autonome c'est y consentir ou les refuser. En ce sens Rousseau dit qu'être libre (entendons autonome), c'est **obéir** aux règles qu'on s'est prescrite après les avoir discutées. Inutile de dire que, en ce

sens, l'autonomie est ici assez théorique et que le plus souvent, nous œuvrons dans des cadres qui ont été fixés sans nous et « il faut faire avec » ! Ils apparaissent le plus souvent comme une **contrainte**. Il est peu d'espaces ou de moments où nous sommes vraiment autonomes, c'est-à-dire des lieux et des moments où nous **voulons, décidons** et **agissons** en conséquence et en toute souveraineté. Ce qui veut dire que « Être autonome » en soi n'a pas de sens. C'est un mot creux s'il ne réfère pas à des situations concrètes, s'il ne renvoie pas à des critères et des indicateurs, qui montrent qu'une personne veut, choisit, décide et agit **librement**. Ainsi, l'injonction à « être autonome » surtout vis-à-vis des personnes les plus vulnérables, mérite d'être interpellée. Elle est d'ailleurs le plus souvent confondue avec **auto-mobile**.

### **Auto-mobile**

On confond autonomie et automobile. Je m'explique. Je peux n'être dépendant de personne et ne pas être autonome. Je peux être autonome et être dépendant. Je peux être en chaise roulante ou alité et être autonome. Être debout, valide, indépendant et ne pas être autonome. On fait en partie une erreur lorsque en réduisant la dépendance on croit favoriser l'autonomie. Bien évidemment, il ne faut pas rejeter toutes les commodités qu'apportent les objets et les dispositions techniques à condition de ne jamais perdre de vue qu'elles ne sont jamais que des détours, des moyens et qu'à tout moment elles peuvent jouer contre mon autonomie. Certes, le TGV, la voiture, l'avion l'autoroute, etc. permettent d'aller plus loin et plus vite mais à chaque fois qu'ils semblent développer ma pseudo « autonomie », ils augmentent en même temps ma dépendance. Jusqu'à atteindre un seuil critique où ce qui devait me faciliter la vie se retourne contre moi et devient contre-productif : c'est la cas de la voiture. La voiture ou autre moyen de déplacement, augmente sans cesse le temps global de circulation. Nous avons le sentiment d'aller vite mais en fait nous allons de plus en plus lentement car le temps social consacré à la voiture (travailler pour l'acheter, pour la réparer, l'entretenir et les embouteillages...) augmente lui de plus en plus. Ivan Illich dit que globalement nous n'allons pas plus vite qu'un piéton ! A-t-on songé au fait que les lieux de travail ou de commerce sont éloignés justement parce que nous avons des voitures et non que nous avons des voitures parce que ces lieux sont éloignés ?

Dans le même esprit, et plus proche de nos préoccupations, on peut rendre des services à quelqu'un qui demande de l'aide; on peut aussi lui répondre qu'il existe des services pour cela. On fabrique alors de la relation en lieu et place de la solidarité et du lien social.

### **Liberté, libération**

Je préfère l'autonomie à la liberté, notion à mon sens trop ambigu. Ou mieux encore, je préfère la libération à l'autonomie. La libération indique un processus par

lequel l'individu fait des gains – mais aussi des pertes - en autonomie. Ainsi dans telle situation, je peux avoir voulu, choisi, décidé, agi et dans telle autre non. Nous en sommes en permanence dans ce processus qui n'est pas linéaire et uniforme. Je peux être autonome dans un domaine et pas dans un autre, être autonome un temps et pas le temps suivant. Je peux aussi ne pas vouloir être autonome et être confortablement pris en charge. Cette injonction permanente à être autonome devient assommante : les enfants, les vieux, les handicapés, les déficients, les « normaux » (sic) : tous sont sommés d'être autonomes. Ils peuvent tendre à le devenir si les conditions sont créées pour qu'ils le deviennent, si ceux qui sont chargés – éducateurs, tuteurs, professeurs, politiques, etc. - de promouvoir leur liberté ou de faciliter leur libération prennent les dispositions ad hoc.

Mais les libérer de quoi ? De quelles **contraintes** ? De quelles **obligations** ? Et au nom de quoi ? Ici se pose évidemment la question des **valeurs** qui nous font agir dans un sens ou dans un autre.

### **Obligation/Contrainte**

La distinction n'est peut être pas inutile surtout lorsqu'on à charge d'éducation ou de protection. Éduquer n'est-ce pas **protéger** un peu et protéger n'est-ce pas nécessairement éduquer aussi ? La contrainte s'impose à nous, sans que nous puissions faire un choix, sans que nous puissions nous y soustraire. Les phénomènes naturels s'imposent à nous mais beaucoup de règles sociales sont elles aussi vécues comme des contraintes fortes. L'obligation, elle, est d'un autre ordre. Elle se présente comme un devoir notamment parce que nous acceptons un certain nombre de règles et de principes qui permettent de vivre ensemble et de travailler ensemble. Le projet de l'établissement devient, après partage, une obligation. On y obéit. Obéir n'est pas se soumettre. L'obéissance n'est pas la soumission. L'**obéissance** peut être un acte libre et volontaire notamment lorsque j'obéis non pas à une personne en particulier mais à ce qu'elle représente. Elle rend possible la désobéissance notamment lorsque que quelque chose veut s'imposer qui n'est pas légitime. Alors que la **soumission** s'obtient par la contrainte et est souvent le fait d'un individu qui use de la force ou de son autorité, laquelle autorité n'est pas légitime. Une protection imposée est contraignante. On s'y soumet. Une protection une fois discutée et partagée devient une obligation, un **droit et un devoir**.

### **Innocence et impuissance**

Vouloir être libre, autonome, se libérer exigent un effort, une prise de risques. Le confort de l'habitude, de la routine est plus attractif. Mais la position est difficile à tenir entre se vouloir libre et ne pas prendre de risques. Aussi invoque-t-on les contraintes, le manque de ceci ou de cela. On gagne ainsi en innocence. Contraint, soumis, on est moins responsable, on est innocent de tout. Responsable de rien, on impuissant sur tout. Innocence et puissance d'action sont inversement

proportionnelles. Trouver des excuses, des incapacités à des individus, les surprotéger, c'est les rendre impuissants.

## **Droits et devoirs**

Le droit dit ce que nous sommes **autorisés** à faire ; le devoir ce que nous sommes **obligés** de faire. Les deux sont normalement liés. Mes droits me donnent des obligations et les droits que je réclame correspondent, ou devrait correspondre, à des devoirs que les autres attendent de moi.

Il est beaucoup mis en avant aujourd'hui les droits de la personne et moins ses devoirs. Cette inflation de droits de chacun, de chaque communauté, de chaque sensibilité est symptomatique de ce qu'on appelle une société d'assistés, potentiellement tous victimes, avec bien sûr les effets collatéraux sur la « liberté », l'« autonomie » ou la possible libération des individus. Droit des non-fumeurs, droit des victimes, droit des homosexuels, droit des femmes, droits des hommes, droits des animaux, droits des enfants, droit des gros, des maigres, droit de moi : « c'est mon choix », un point c'est tout ! Assister, protéger...

## **Protection**

Le dictionnaire indique : « faire que quelqu'un ou quelque chose soit mis à l'abri d'un risque, d'une agression, d'un danger quelconque ». La protection sociale met les individus à l'abri des risques de maladie, d'accident. On voit progressivement s'établir un rapport délicat entre autonomie et protection. Si je protège quelqu'un, est-ce que j'empiète sur son autonomie ? Oui, si cette protection lui est imposée. Non, si c'est une protection voulue, demandée. Elle met en scène un protecteur, un protégé et évidemment introduit un rapport déséquilibré entre protagonistes puisque l'un, plus fort, est en situation de protéger l'autre, plus faible. Au nom de quoi ? Au nom de quelle légitimité ? Certes, il existe depuis fort longtemps dans les sociétés des dispositifs d'assistance, d'aide, de prise en charge notamment pour les personnes vulnérables, pauvres... Je ne vais pas en faire ici l'historique ni la liste mais je dirais que c'est presque dans la nature humaine que de venir en aide aux autres. Et au premier chef, vient la protection par les parents de leurs enfants. Certains pensent le contraire. L'homme est fondamentalement égoïste, seule la morale le contraint. A débattre...

Le rapport de la protection à l'autonomie est inversement proportionnel : plus la protection est forte, plus l'autonomie est faible. Ce rapport est aujourd'hui surdéterminé par la prise en charge accrue des individus au nom de leurs droits, du processus de victimisation mais aussi par la vulnérabilité croissante des individus. L'exclusion, la discrimination et la marginalisation s'accroissent et il semblerait que, malgré les efforts des uns et des autres, leur protection diminue. Par contre et parallèlement, on assiste au développement généralisé de formes d'accompagnement, d'aide, de tutorat, de prise en charge, de prévention voire de

coaching (pour être moderne).

On ne peut plus lever le petit doigt sans que automatiquement une cellule psychologique se mette en place. Dans tous les secteurs on prévient, on anticipe, on prend des précautions (avec le principe assorti). Il y a plusieurs raisons à cela sans doute mais j'observe que plus on parle d'autonomie des personnes aujourd'hui moins elles sont autonomes. Se libérer et devenir autonome implique nécessairement une prise de risques pour le sujet et celui qui le protège. Lui confier la gestion de son argent en comporte. Mais c'est faire un pari. Il faut alors dépasser la **compétence** présente pour la **potentialité** toujours virtuelle.

### **Besoins et désirs.**

Être précis sur ce point puisque l'on fait souvent référence aux **besoins** de la personne notamment lorsqu'il s'agit de la prendre en charge, de la protéger ou de l'assister. Les besoins relèvent d'un manque précis qu'on peut combler (avoir faim, soif ou autre) alors que les **désirs** renvoient à des manques plus flous, plus secrets, voire inconnus de celui qui désire, mêmes s'ils tendent vers des objets apparemment identiques aux besoins. Confondre le besoin et le désir et répondre trop rapidement à une demande comme si elle était l'expression d'un besoin, c'est risquer de retomber dans la problématique de la dépendance, dans la réponse technique au détriment de l'autonomie. L'enfant qui demande sans cesse qui un gâteau, qui un jouet n'a besoin ni de l'un, ni de l'autre. Il désire qu'on s'occupe de lui. Le Petit Prince n'avait pas besoin d'un vrai mouton, ni d'un dessin représentant exactement un mouton. Il lui suffisait de l'imaginer dans la caisse dessinée sans mouton.

La conséquence est que si la demande d'un individu – de tout individu d'ailleurs - peut être soupçonnée, entachée d'inconscience et qu'à ce titre elle n'est pas recevable en l'état et en tous les cas ne peut être satisfaite spontanément, il faut alors l'interpréter, il faut alors que quelqu'un se mette à la place de l'autre. Qu'est-ce alors que se mettre à la place de quelqu'un, donc se substituer à lui ? Avec quelle légitimité ?

### **Légitimité et légalité**

La légalité ne confère pas nécessairement la légitimité. Il est des légalités illégitimes et inversement.

### **Compétence, capacité, potentialité**

Face à la **capacité**, aux « êtres capables de », aux comportements observables toujours référés à des valeurs, aujourd'hui à celles de performance, d'efficacité qui enferment, réduisent, formatent l'individu selon une logique utilitariste, la **potentialité** par son flou, sa mouvance, sa démesure, ses incertitudes, est en rupture. Le potentiel, c'est la

saisie de la personne dans sa fluidité, dans son mouvement, dans tout ce qu'elle n'est pas mais peut être. Ce qui est en puissance et qui peut ou non s'actualiser. La virtualité qui doit son nom à la vertu, *virtus*, relève du potentiel. Ce qui signifie de la part de celui ou celle qui a vocation à accompagner, protéger, de raisonner en terme de potentialité. Le potentiel renferme des possibilités mais plus encore des impossibilités... en l'état présent. Le possible impossible **n'aura été** alors jugé possible qu'une fois réalisé. Stéphanie, polyhandicapée, n'aura été capable de laver son linge, qu'une fois qu'elle l'aura fait ! Encore fallait-il parier sur son potentiel, sur l'impossible. Dans ce cas, « *demander l'impossible* » devient une sorte de réalisme !

## **Pouvoir, vouloir, décider**

Trois mots qui définissent la « liberté ». C'est pouvoir faire ce que l'on veut. Mais **Pouvoir** équivaut à avoir le droit ou avoir les capacités ? Mais avant de pouvoir, il faut vouloir. **Vouloir**, expression d'un désir (je voudrais bien), une faculté de choisir (j'ai décidé), une force de caractère (j'y arriverai) ? Mais pour choisir librement encore faut-il **savoir**, être bien informé. Et savoir quoi ? En fonction de ses intérêts personnels ou un intérêt général (J'ai fait ce que je devais faire mais ce devoir n'est-il pas une entrave à ma liberté ?).

Et même si j'ai le sentiment intérieur d'être libre encore faut-il le **prouver** par des actes, des actions, sinon à quoi cette « liberté » peut-elle servir ? La liberté en actes implique, à travers la notion de responsabilité, l'autre ou le monde. Et ce qu'on appelle des contraintes ne sont elles pas des prétextes à l'inaction, à l'impuissance ? Sauf à n'être que des animaux programmés, ne sommes nous pas condamnés à être libres même dans des situations de contraintes extrêmes ? A charge pour nous de faire en sorte que ces contraintes, au moins certaines d'entre elles, des ressources. Pour une personne vulnérable le champ des contraintes est vaste, comment alors en faire un champ de possibilités ?

## **Qu'est-ce qu'un homme ?**

En ces temps de recherche d'identité française, c'est peut être d'abord cette question qu'il faudrait poser. Le problème avec cette question c'est qu'elle invite à chercher les attributs essentiels et c'est là que ça se corse. Pouvoir, vouloir, décider en font partie. Mais si ces attributs manquent, en partie ou en totalité que reste-t-il de l'individu ? Pour un lavabo, il est relativement facile de définir ses attributs pour qu'il soit un lavabo sauf si à la Marcel Duchamp, on le détourne de sa finalité ! Une forme creuse, une arrivée d'eau, une évacuation et le tour est joué : je touche à l'essence du lavabo !

Pour un homme c'est plus compliqué. Parce que faire une liste d'attributs, faire une grille de compétences, c'est courir le risque d'être incomplet ou exclusif. Parce que un individu ne peut pas se laisser enfermer dans une grille, définir à partir de seuil à atteindre. Or, aujourd'hui de ce côté là, il y a inflation : grille d'autonomie, grille

de compétence, grille d'objectif, d'évaluation. Ce qui fige, enferme. Accompagnées d'un cortège de notion comme l'efficacité, la rentabilité, la performance, la rapidité, la mobilité, etc., commandements qui mettent en difficulté les individus dans leur vie privée et professionnelle. Difficulté aggravée lorsque l'on est vieux, handicapés, vulnérables. La question « qu'est-ce que...? » implique quelque chose comme un seuil au-delà ou en-deçà duquel on est ceci ou cela.

C'est la raison pour laquelle je substitue, pour tous et en particulier pour les cabossés ou éclopés de la vie, aux notions de capacité et compétence, celle de potentialité, plus ouverte, plus attentive aux virtualités d'un individu. Un homme est toujours quelqu'un qui pourra.

Didier Martz, philosophe

\* Auteur de : Vous avez dit euthanasie ? (ouvrage collectif) - Alzheimer : vous avez dit démence ? (ouvrage collectif) - La tyrannie du Bien vieillir (avec Michel Billé, sociologue, à paraître) aux Éditions Le Bord de L'eau.

\*\* [www.cyberphilo.org](http://www.cyberphilo.org)